



ÉCRIRE
C'EST CRIER EN SILENCE

Si tu croules sous les dettes,
Que tu soies le plus beau,
Ou le plus bête,
Dans ta vie, il sera ton allié.

Si, plus rien ne va,
Dans ta tête,
Que tu soies d'un amour,
En quête,
Dans ta vie, il saura t'aimer.

Sans rien demander,
Dans les bras l'un de l'autre,
Il saura réchauffer
Ton cœur à l'abandon.

Ami d'un jour,
Ami de toujours,
Aime le jusqu'à l'évasion.

LA RENCONTRE

Pâques, cette année là, fixa sur la France une chaleur torride, étouffante, insoutenable.

Vagabond, depuis quelques mois déjà, j'errais sur une route de campagne, totalement inconnue, pour moi.

Ma famille m'avait abandonné, sans scrupules.

D'ailleurs, connaissait-elle vraiment le sens de ce mot ?

Pour moi, c'est un sujet qui restera sans réponse.

- Le chômage grimpe, la dette sociale augmente. Crise économique oblige.

Intérieurement, je pensais :

- Le chômage, mais pour qui ?

Aucun membre de cette famille ne travaille ! Je ne comprends rien à ce qu'il veut dire !

Le chef de maison ouvrit la porte d'accès de la rue avec une force virulente, tatouée d'une profonde alcoolémie sans borne.

Me fixant avec des yeux glauques, il pointa l'index

vers la direction extérieure et m'ordonna d'un ton sec et sauvage :

- Dégage ! Fous le camp de chez moi ! Tu n'as plus rien à faire ici. Je ne veux plus jamais te revoir !

Son geste fut accompagné d'un cinglant coup de pied aux fesses.

Quel être abject envers un plus petit que lui, sans défense ! Il ne mérite même pas la corde pour se pendre ! Mon propre père venait de me larguer !

Le soleil, de toute sa puissance, dardait ses rayons. Il faisait très chaud à cette heure-ci de l'après-midi. Au regard de l'astre flamboyant, il devait être au moins seize heures.

Qu'allais-je faire, ainsi livré à moi-même ?

Je m'asseyais sur les marches de l'église, pas très loin de ce qui fut mon domicile, pendant plusieurs années.

Je regardais les passants soumis à l'invasion météorologique.

Cette vague de chaleur les enveloppait et riait à leurs dépens.

C'est vrai qu'il faisait chaud. Ce n'est pas si fréquent dans le nord de la France d'avoir du si beau temps.

Les températures souvent extrêmes jouent parfois avec les nerfs de la population.

La région entière, paralysée, se trouvait à la merci de ce soleil luciférien, et, douloureusement, j'en ressentais les escarres.

Sur la place, au centre de la commune, un jet d'eau jaillissait, de façon éclatante, apportant un peu de bien-être à ceux qui voulaient se l'approprier, même de façon abusive.

Des enfants s'esclaffaient autour de cette fontaine expédiente.

Des vieux, la casquette de travers, tapaient discute.

Une soif éperdue de me rafraîchir me torturait.

Je voulus avancer pour essayer de boire.

C'est à ce moment là qu'un maudit gamin eut la bonne idée de foutre ses deux pieds dans ce liquide transparent, remué par des mains inconnues à la recherche de fraîcheur.

Dégoûté, je tournais les talons et partis dans une direction opposée.

Une pensée apeurée me tortura soudain l'esprit.

Où dormirais-je ce soir ?

Le fatalisme m'habita. Le cœur rempli de tristesse, sans une lichette de boisson, ni le moindre quignon

de pain, j'acceptais, contre ma volonté, le sort ignoble qui m'était réservé.

J'aurai pu me rendre chez des connaissances, mais j'avais honte pour les miens.

Devoir expliquer le pourquoi et le comment des choses me foutait les boules et je ne voulais pas de leur pitié. Je devais m'en sortir seul, à mon grand dam.

Traînant mon chagrin, comme une vieille paire de godasses usées, je me mis en quête de trouver un endroit pour me sauvegarder de l'obscurité qui ne tarderait pas à envelopper, de sa cape noire, le bourg somnolent.

Mes foulées déambulèrent au hasard des ruelles vidées, par l'heure tardive, et une sensation de crainte intense me fit prendre conscience d'une menace pour ma sécurité.

Il me fallait à tout prix trouver une cachette.

Tapi sous une porte cochère, je passais la nuit à somnoler, guettant les mouvements d'insécurité, croulant, par intermittence, dans un sommeil irréaliste, semé de troubles étranges et incongrus. Des rêves, insensés, dantesques, annexèrent mon esprit, me plongeant dans les girations alambiquées d'un quelconque maïeutique qui me faisait défaut.

Le temps passa, sans que je puisse le définir ou l'évaluer.

Mes membres ankylosés par le traumatisme de l'abandon me firent horriblement souffrir.

Je me levais avec difficulté, à la lueur du jour.

Une voiture arriva en trombe sur la chaussée, tourna l'angle de la rue en crissant des pneus.

Sans aucun regard de compassion sur mon triste sort, un passant à l'allure active traversa la rue, un autre le suivit de près, pressé par je ne sais quoi.

Si ma mémoire ne souffrait pas d'amnésie, nous étions lundi, jour de reprise professionnelle et scolaire. D'ici quelques heures, l'engourdissement de la ville aux yeux lourds se réveillerait.

N'éprouvent-ils donc aucune douleur, ni plaisir, ni une seule appréhension pour leur avenir, tous ces indifférents à mon malheur, et à celui des autres ?

Le pognon. Il n'y a que ça qui existe ! C'est après ça qu'ils courent !

Faut-il donc les secouer, les implorer à genoux, les mordre, les gifler, pour qu'ils prennent conscience que, sur terre, il y a des miséreux ?

Mesdames, Messieurs, est-il nécessaire d'être indifférent au malheur des autres pour être soi-même heureux ?

Être SDF n'est pas si facile que ça.

Le monde extérieur, inconnu, peut s'avérer dur, semé d'embûches, de contact avec tout individus, pauvres, toxicos, désœuvrés.

Vivre dans la rue comporte de nombreux défis, au quotidien. Il faut briser cet isolement tant moral que matériel.

L'aggravation de la précarité va enchaîner plus d'un, peut-être même vous, là, oui, vous qui me lisez. Si, nous n'agissons pas au plus vite, je vous garantis que l'avenir ne sera pas rose pour tout le monde. Je ne vous le souhaite pas, mais la peur, la violence et le froid sont, peut-être là, à squatter dans l'encoignure de votre porte.

Seul et fragile, j'étais incapable de relever ces défis.

Une horde de sales gosses, immatures, menaçants, hurlant à tue-tête, envahit soudain la rue, me tirant de mes réflexions. Je ne donnerais pas cher de ma peau s'ils me trouvaient.

Qu'advierait-il de ma personne, s'ils exhibaient leur acharnement sur moi ?

Je tirais ma révérence sur la pointe des pieds pour me cacher quelques mètres, plus bas, derrière un petit groupe d'arbres, à l'abri, du jardin public.

J'attendis un bon moment que la menace alarmante s'éloigne.

Puis, d'un pas triste, j'avançais, galvaudant mes baskets, lourdement, comme des boulets attachés aux pieds.

A cette heure matinale, le parc ne regorgeait pas encore de badauds.

Un banc, à l'écart du jet d'eau, me tendit les bras.

Je m'asseyais. Un peu de tranquillité me ferait du bien. Je soufflais pour épancher ma peur.

Une grive musicienne de couleur brun olive, perchée sur la branche d'un arbre, me salua de son chant mélodieux. Elle m'émerveilla une bonne dizaine de minutes, puis s'envola vers un ailleurs.

M'interrogeant sur la direction à prendre, je me levais à mon tour. J'avançais vers le kiosque à musique, le contournais, et repris le chemin en sens inverse.

Mon regard fut attiré par un remuement bizarre de branchages dans le bas d'un bosquet.

Interrogatif, je m'approchais, essayant d'apercevoir ce qui pouvait être l'objet de ce froissement feuillu. Des petits cris étouffés en sortaient.

Mes yeux se plissèrent pour essayer de mieux observer, et là, je restais pétrifié devant la scène qui s'offrait à mon regard horrifié.

Une jeune femme, esseulée, venait de donner la vie à un nouveau-né.

Des pas assurés s'approchèrent.

Je me sauvais à vive allure, tel un voleur fuyant devant son larcin accompli.

Aujourd'hui, encore, je me questionne sur mon attitude de fuyard, et je suis triste, parce que des hommes, des femmes, et des enfants, dont le seul crime est d'être tombés du mauvais côté du trottoir meurent chaque jour dans le désintéressement le plus total. J'étais devenu leur compatriote.

Pourrais-je m'en sortir ?

Le cocktail de la pauvreté et de l'indifférence est une boisson au goût amer, et, le problème est que dans nos sociétés capitalistes, la pauvreté est une obligation.

Pourquoi, penserez-vous ?

Je n'ai pas de réponse à vous donner. Tout seul, on ne peut rien faire d'efficace.

Et, d'un coup, comme si tout le poids de mon existence avait décidé de s'affaler sur ma nuque, je penchais la tête vers le sol et me mis à pleurer. Mes larmes s'écoulèrent longuement, comme pour laver ce qui ne peut s'effacer.

Puis, la faim me taraudant, je me mis en quête de trouver le moindre repas.

Mes pas me conduisirent à une nationale que je traversais, prudemment, tant la circulation était dense. Je grimpais une côte, tournais à gauche et tombais nez à nez avec une ferme droite, perchée, telle un I, sur une petite hauteur. Un peu d'espoir massait mon cœur endolori.

J'abordais, soucieusement, les parages, espérant quémander le couvert, ou tout simplement un peu d'eau.

Le calme y régnait en maître absolu.

Tout occupé à chercher un quelconque occupant, sans que j'y prenne garde, un molosse bavant et rageant, déboulé de je ne sais où, me hurla dessus et me coursa.

Je détalais à toute vitesse, la peur au ventre.

A bout de souffle, je me laissais choir sur le bas-côté d'un chemin.

Ce mois d'avril, à la température réellement excessive et violente, nous tuait à petit feu. Je n'en pouvais plus.

Une envie soudaine de mourir me chopa.

Je glissais dans la chaleur enveloppante et je m'endormis.

Je fis un rêve insolite.

Un de ces rêves qui côtoie la réalité pour se confondre en elle, pour ensuite l'épouser. J'étais attablé face à un festin de roi. Je reniflais la nourriture. Une odeur alléchante se dégageait des mets succulents et variés à l'infini. Comme cela sentait bon ! Mon appétit s'ouvrit. Manger !

Je tremblais de faim, mais, sans comprendre pourquoi, mes membres engourdis se paralysaient. Une espèce d'ange blanc, apparut, me souleva de terre si haut, si haut, que par ataraxie, je volais avec les tétrapodes ailés.

Transporté dans l'au-delà, le séraphin me déposa doucement sur le rebord d'une fenêtre.

Un attrayant parfum de jasmin s'en dégageait.

Mon regard se posa sur une jeune femme assise à son bureau, écrivant je ne sais quoi, à je ne sais qui. Une lettre d'amour, peut-être ?

Les mots posés, sur le papier mauve, se figèrent un instant pour reprendre, diligemment, leur course à vive allure, et s'arrêtèrent de nouveau. Perdue dans un moment de méditation Elle tourna légèrement la tête vers l'extérieur et s'aperçut de ma présence.

Elle me contempla, troublée et attendrie. D'une voix arachnéenne, elle me pria d'entrer.

Un brouillard opaque nimba cette magie abstraite.

Mon doux rêve se fit la malle et je ne vis plus rien.